

# JOSEPH HAXAIRE

Menuisier à Fraize, rue de la Costelle

## NOTES DIVERSES

*Annonces des Hautes-Vosges n°1465 — 28 octobre 1990*

C'est dans la nuit du 5 au 6 mai 1851 à minuit juste que mon père est décédé. Il était fils de Louis Haxaire et de Catherine Deparis, cultivateurs à Orbey.

Mon père est né le 14 mai 1772, il s'est marié le 26 janvier 1808 à l'âge de 36 ans avec ma mère qui était âgée de 22 ans.

Je connais peu de choses sur la vie de mon père, c'était un homme très peu communicatif, d'un caractère sévère et froid, mais calme et pacifique.

Mort père était d'une taille moyenne, il avait la poitrine bien développée, les épaules larges, le cou court, la tête assez volumineuse et arrondie, le nez aquilin, les yeux petits et bruns, le front découvert et droit, la bouche moyenne et le teint fortement coloré.

C'était un homme fort et courageux, sa force musculaire et celles de ses frères ont été justement vantées.

Ni la profondeur des forêts, ni les terreurs de la nuit, ni les horreurs des précipices n'auraient pu lui causer la moindre frayeur, il se moquait des revenants et des esprits ; du reste, il avait voyagé dans les plus sinistres lieux aux heures les plus mauvaises de la nuit et il n'avait jamais rien vu ni entendu.

C'était un homme dont l'énergie était toute musculaire à en juger par le bon office de son estomac et pour son peu de répugnance pour les choses les plus dégoûtantes.

C'était un homme d'un tempérament robuste, il serait bien à désirer qu'on lui ressemblât sous ce rapport, cependant, d'après ses aveux, il paraît qu'il n'en a pas toujours été ainsi, que son jeune âge fut fréquemment menacé et que ses parents ne le conservèrent qu'avec peine.

Il vint au monde à Orbey où est toute la famille des Haxaire qui descend, à ce que l'on dit, d'une seule souche, mais qui doit sans doute être fort éloignée.

Il resta chez ses parents à Orbey jusqu'à l'âge de 14 ans après quoi, quelques excès dans la conduite de mon grand-père ayant occasionné la gêne et du dénuement dans les affaires malgré son ancienne aisance, il songea à quitter le pays et à se choisir un lieu probablement plus commode pour occuper sa nombreuse famille qui se composait de sept garçons et neuf filles.

Mes oncles du côté de mon père étaient Joseph (meunier à Habeaurupt), Duvold Jean-Baptiste (cultivateur à Mandray), Louis (cultivateur au même lieu), François (manœuvre encore au même lieu), Simon (charpentier à Fraize) et Jean Georges (mort soldat).

Je n'ai pas su les prénoms de mes neuf tantes : une a été mariée au meunier Ruyer, des Aulnes, elle s'appelait Thérèse ; une autre a été mariée au meunier de La Croix-aux-Mines et enfin une troisième est restée fille à Mandray.

Je crois qu'en aucun temps et en aucun lieu, on ne vit jamais une famille dont les enfants furent aussi forts et aussi vigoureux que celle de mon grand-père Haxaire.

Ce n'étaient pas des hommes d'une taille colossale, bien loin de là ; ils étaient tous d'une taille médiocre et même en dessous ; le plus court a été le plus fort, mais c'étaient des hommes taillés dans une forte proportion, aux épaules larges et carrées, à la poitrine développée, aux membres gros et robustes, tels à peu près que ces anciens Romains jadis si vigoureux et que l'on trouve quelquefois représentés dans des gravures.

J'ai souvent ouï dire que mon oncle Georges faisait faction, étant soldat, avec une pièce de canon en guise de fusil, d'autres ont dit qu'il portait facilement cinq cents et qu'il déplaçait un mille. Sa grande force a été cause de sa mort, ainsi qu'il arrive presque toujours. Mon oncle Louis

allait seul à la forêt, chargeait seul deux ou trois troncs de sapin, puis revenait tranquillement à la maison avec cette charge ; c'est lui qui, après s'être accroupi jusqu'à terre, prenait trois hommes (n'importe lesquels) : un sur son dos, les deux autres dans ses mains et, bras tendus, il les emportait comme trois oiseaux.

Le moins fort de ces sept garçons portait son pesant et j'ai entendu raconter à mon père qu'au siège de Mannheim, il portait au doigt majeur de chaque main une bombe pesant 250, ce qui fait 500 avec deux doigts.

Il paraît que dans un temps de troubles et de bouleversements où la vie sans doute était pénible, chacun de ces seize enfants chercha à se suffire à lui-même de bonne heure ; mon père comme tous les autres chercha un maître et une condition, il fut quelque temps dans la vallée de Lièpvre chez un nommé Petitemange dont le fils aujourd'hui bien âgé reste à Scarupt puis, étant devenu propre au Service, il fallut partir.

*Annonces des Hautes-Vosges n°1466 — 4 novembre 1990*

Mon père fut quatre ans soldat dans les premiers temps de la République de 1789, mais ce genre de service ne lui plaisait guère car, d'après ses aveux, il mit tout en œuvre pour se faire réformer. Un particulier de St-Dié, qui servait dans un hôpital de Landau et dont l'influence était assez grande, protégea mon père, moyennant gratification, et lui obtint son congé.

Ils étaient cependant quatre frères en même temps sous les drapeaux lors de la levée en masse du mois d'août 1793.

Je crois même que, dans ce moment-là, mon père demeurait à Sainte-Marguerite chez un nommé Saint-Dizier qu'il aimait beaucoup, car il nous a souvent raconté les tristes scènes qui se passèrent alors à Saint-Dié, entre autres l'horrible assassinat du Comte de Spitzemberg ; les détails de cette affaire sont connus de tout le monde, mais mon père vit donner le premier coup à ce malheureux comte au moment où il passait, comme il s'en retournait chez son père à Mandray avec plusieurs camarades.

Lorsque mon père fut quitte du service militaire, il se mit à l'idée de se faire charpentier ; il avait passablement d'intelligence pour les travaux manuels, aussi, dans peu de temps, il devint un compagnon charpentier

assez adroit et l'ouvrage ne lui manqua pas. Avec sa force musculaire, il était aisé pour ce genre de travail.

Un malheur lui fit cependant changer de métier. Un jour, un charpentier (celui qui se trouvait derrière lui) lui fendit le coude d'un coup de hache et mon père jura de ne plus manier la hache. Il se fit alors menuisier, il n'avait qu'un pas à faire, mais ce pas devait encore être bien difficile pour un homme sans instruction et avec une notion probablement fort imparfaite du nouveau métier qu'il voulait embrasser...

A coup sûr, son début ne fut pas brillant, il allait par ci, par là à la journée, faire l'ouvrage qui se trouvait. Comme il était d'un naturel doux et tranquille, on l'aima et, peu à peu, il se fit une certaine renommée ; il était l'ouvrier à la vogue car il avait fini par réussir et par se faire à son art ou plutôt à l'art du menuisier.

Dans toutes les anciennes maisons de l'endroit, on montre encore aujourd'hui son ouvrage. Il travaillait solidement et peu d'ouvriers avaient pu le supplanter sous ce rapport.

### **Dimanche 11 mai 1851**

La journée avait été moyenne, quelques ondées accompagnées d'un vent froid du sud-est faisaient de cette journée comme de toutes celles qui s'étaient écoulées depuis quelques temps une journée funeste au bien de la terre.

Un coup de tonnerre s'était fait entendre pendant le sermon à la grand'messe mais, faible et sans suite, il passa inaperçu.

Le soir, le ciel s'était encore chargé de gros nuages d'une couleur livide et sombre, le vent reprenait insensiblement de la force mais, dans une saison si peu avancée et par une journée plus froide que chaude, l'aspect du ciel n'avait rien de trop menaçant, ni rien qui pût faire présager la terrible catastrophe dont nous avons tous failli être victimes.

Le coup de la prière sonna à 7 heures et demie comme d'habitude mais, soit prudence ou autre chose, on le sonna déjà bien court. J'étais déjà à l'église au bas de la petite porte des 'hommes, la nuit semblait s'approcher plus rapidement, on entendit le vent gémir dans les vitraux et, de temps en temps, les portes avec force faisaient retentir la voûte sainte de leurs fracas.

Je m'attendais à une forte averse et je déplorais mon peu de vigilance d'être parti sans parapluie ; quelques éclairs venaient subitement éclairer j'église et les fidèles rassemblés pour la prière, ensuite le roulement prolongé du tonnerre se faisait entendre et une subite inquiétude me tourmenta. Je regrettais presque d'être venu à la prière et je me trouvais mal à mon aise.

Monsieur le curé venait d'achever le symbole quand, tout à coup, une détonation effroyable se fit entendre, la foudre venait de tomber sur l'édifice. Une comparaison aurait de la peine à rendre l'idée du fracas affreux qui retentit un instant sous les voûtes saintes.

*Annonces des Hautes-Vosges n°1467 — 11 novembre 1990*

Plusieurs idées subites me traversaient l'esprit, idées instinctives comme toutes celles qui surgissent spontanément en face d'un péril inattendu et imminent. On était trop terrifiés pour invoquer sur le champ le secours de la raison. Je compris la foudre, je compris ses effets, mais il me semblait de bonne foi qu'une partie de l'édifice religieux venait de s'écrouler et je ne compris pas d'abord autrement les craquements horribles qui semblèrent foudroyer la foule en masse et lui ôter la vie et le mouvement.

Moi, lors même que je ne crains pas le tonnerre, je fus comme tout le monde, étourdi du coup. Un silence de mort régnait sur l'assemblée, :la voix du prêtre avait cessé de se faire entendre, les cierges qui éclairaient l'autel de Marie avaient pâli, une fumée épaisse et suffocante envahissait l'enceinte du sanctuaire, le sang semblait s'arrêter dans sa course, les battements de cœur étaient paralysés. Nul ne pourrait dépeindre ce tableau d'un instant, il faut l'avoir vu pour le comprendre.

Mais cet instant fut court, il ne fit qu'apparaître. Bientôt des cris déchirants s'élevèrent de toutes les places où chacun était tenu comme cloué. « Mon Dieu, mon Dieu, sauvons-nous » disaient les uns. « Mon Dieu, mon Dieu, sauvez-nous » disaient les autres.

Hommes, femmes et enfants s'étaient levés et se dirigeaient vers les issues dans le plus grand désordre et, la plus grande confusion.

Chacun ne pensant d'abord qu'à son propre salut s'empressait de fuir, puis, retenu ensuite par le sentiment filial, les membres d'une même famille s'appelaient, se cherchaient. Des mères éplorées demandaient leurs enfants,

des enfants à grands cris demandaient leurs mères. L'église offrait une vraie scène de désolation.

Aux premiers cris, mes yeux se portèrent sur la chaire où était Monsieur le curé un instant auparavant. Je ne le vis plus. Je crus qu'il avait été précipité et que c'était sa chute qui était le motif des cris que j'entendais. Je ne fus pas trompé longtemps et je compris bien vite de quoi il s'agissait. D'un bond, je m'élançai, je m'ouvris un passage à travers la foule et je vins m'enquérir de l'état de ma femme. Je lui dis de se tenir tranquille et que j'allais voir ce qui s'était passé en dehors et qu'ensuite je reviendrais la rejoindre. Je sortis avec peine tant la foule se précipitait compacte et serrée. Je ne vis rien que la ramée dans l'un des arcs-boutants des murs qui était détaché. Je rentrai aussitôt, mais le désordre et l'effroi s'étaient encore accrus. Les cris « Au feu à l'église ! » avaient fini de mettre le comble à la consternation.

C'est qu'en effet, la foudre venait de communiquer le feu à la toiture de l'un des angles du chœur ; la pluie qui tombait partout empêcha l'incendie de faire des progrès rapides et heureusement car, sans cela, Dieu seul sait ce qui serait advenu.

Il faut que le nuage qui portait dans ses flancs la foudre fût excessivement chargé d'électricité pour fournir la matière de tous les ravages causés à notre église.

D'après la version la plus accréditée, la foudre, s'étant concentrée sur la croix du clocher au moment de la détonation, glissa le long de cette croix, puis suivit l'angle Nord-ouest du dôme, car tous ces angles sont couverts en fer-blanc, ce qui frayait un chemin inoffensif à l'électricité, mais, parvenue au sommet de la tour, le métal conducteur lui fit défaut et, cherchant à toute force un passage, le fluide brisa l'angle de la corniche qui forme le couronnement de la tour et précipita plusieurs énormes blocs de pierre qui s'enfoncèrent dans le sol ; de là, le fluide électrique gagna l'étage des cloches, suivit un des fils de fer qui font se mouvoir les marteaux de la sonnerie de l'horloge et le réduisit en vapeur d'un bout à l'autre. C'est ainsi qu'il atteignit l'horloge qu'il n'endommagea point mais, à l'étage inférieur se trouvait un chandelier tout en fer et armé de plusieurs pointes, le fluide se précipita dessus en laissant une trace oblique sur le mur.

Puis, de là, soulevant des planches des deux planchers du premier étage, descendant sous la tour, le fluide électrique se divisa et poursuivit différentes directions. Au bas de la tour, les murs portent partout les traces du passage de la foudre : la porte d'entrée fut enfoncée et un éclat considérable témoigne de son passage de l'intérieur à l'extérieur, l'entrée de la serrure de la même porte fut de même arrachée et aussi une extrémité d'une bande fixée par de gros clous rivés qui fut arrachée, plus encore un verrou qui est perdu et qui n'a pas encore été retrouvé, dit-on.

On ne sait pas comment le fluide électrique s'est introduit dans l'orgue, mais il est certain qu'il s'y est engagé dans différents sens puisque partout il l'a dégradé et mis complètement hors de service.

*Annonces des Hautes-Vosges n°1468 — 18 novembre 1990*

Une portion assez grande du lambris de la tribune a été déchirée pour livrer passage au fluide et c'est alors seulement qu'il a commis les dégâts les plus déplorables car, en descendant le long d'un premier pilier qui commence à partir de la face, il a tué là un homme, le nommé Jean-Baptiste Saint-Dizier des Aulnes, brave et honnête homme, père de famille qui, par bonheur, ne laisse point de misère.

Mon frère était voisin de cet homme ; il ne fut point abattu mais la commotion fut assez forte pour lui ployer la partie supérieure du corps sur la stalle en face et lui causer des lésions assez vives dans le système nerveux des jambes et surtout des pieds. De plus, il a eu les côtés latéraux de la poitrine contusionnés et Dieu soit loué de ce qu'il en ait été quitte à ce prix. Quel malheur s'il eût éprouvé le même sort que son voisin.

Joseph, notre ouvrier, qui se trouvait près de mon frère, fut renversé sous les bancs, mais sans mal et sans blessure qu'une paralysie momentanée des jambes qui, d'ailleurs, disparut au moyen de frictions réitérées.

De là, le fluide s'élança à une hauteur un peu plus forte que celle de la tête des assistants et alla frapper un peu en dessous de la deuxième fenêtre de la nef à partir du chœur ; là il traversa le mur en faisant une nouvelle victime en la personne du jeune Schaffhauser, jeune homme de 15 ans, aspirant à l'Ecole des Arts et Métiers de Châlons et qui promettait beaucoup. En sortant de l'autre côté de la muraille, le fluide s'éleva

directement, rencontra un chevron qu'il suivit en rejetant la maçonnerie au-dedans et déchira fortement une arête de ce même chevron dans toute sa longueur.

Là le mal eût pu être beaucoup plus grave. En supposant que l'étincelle électrique ait été plus vive, au lieu de déchirer et de labourer le chevron, elle l'eût enflammé et, en communiquant ainsi le feu intérieurement et au faite de l'édifice, on eût été dans l'impuissance d'arrêter l'incendie. Mais ce n'est pas tout : une portion du fluide réagit et, faisant un angle de réflexion, alla buter contre le pied-droit gauche de la voûte du chœur qu'il traversa encore et alla sortir près de l'autel de Marie. Monsieur l'Abbé était à sa place dans la première stalle ; il avoua qu'il fut terrassé et qu'il ne dut son salut qu'à un parapluie en soie qui était près de lui et aussi à la grille en fer qui ferme l'entrée du chœur ; car il paraît qu'une portion du fluide s'étant lâchée sur la bandelette supérieure de cette grille, la suivit jusqu'à l'extrémité opposée où le fluide pénétra avec elle dans la pierre et la descella pour ainsi dire puis, se précipitant à terre, rompit un morceau du socle de la stalle du côté droit, glissa sous cette stalle, puis glissa encore derrière la boiserie qu'il écarta pour avoir le passage plus large, laissant son empreinte noircie sur le mur puis, s'élevant jusqu'au haut de la dernière croisée, il brisa un carreau, pulvérisa la pierre, abattit la ramée et, s'élevant encore, mit le feu à la toiture, suivit l'angle correspondant du toit qui se trouve couvert en fer-blanc, courut le long de cette arête jusqu'à la petite croix qui se trouve au faite puis, courant encore le long du faite, après avoir replié à distance les angles des feuilles de fer-blanc qui garnissent cette arête, il alla buter contre la tour après y avoir produit une certaine cavité peu considérable sans doute, ce qui se comprend facilement car, nécessairement, le fluide devait perdre de sa force en se divisant et en se combinant avec les éléments qu'il trouvait sur son passage.

Mais revenons à l'intérieur : la porte principale du tambour qui fait face au maître-autel fut fracassée dans sa partie inférieure et les éclats emportés avec violence jusqu'à l'extrémité opposée au sanctuaire, ce que prouve sans réplique un morceau de cette même porte enfoncé dans le cadre placé derrière le maître-autel et au milieu de la poitrine de Saint Roch. Plusieurs morceaux assez gros tombèrent aux pieds du grand crucifix, d'autres s'arrêtèrent à mi-chemin, mais, toujours est-il que si ces fragments



de bois eussent été lancés au hasard dans toutes sortes de directions, ils auraient pu faire encore de nombreuses victimes ou en blesser au moins très grièvement.

Ainsi d'après cette esquisse, peut-on conclure que l'église entière fut comme enveloppée dans un réseau de foudre et qu'il est vraiment extraordinaire d'avoir si peu à déplorer. Deux tués, un soulier enlevé du pied d'un jeune homme, des sabots brisés aux pieds d'un autre, quelques brûlures, quelques paralysies momentanées, telles sont les conséquences de ce terrible sinistre qui laissera une impression ineffaçable dans la mémoire de la génération actuelle. Ajoutons encore le bonheur d'avoir pu détruire le feu à son début ; ce fut mon frère tout faible et brisé qui était parvenu à l'éteindre. Il n'abandonna sa lance que lorsque le danger fut passé.

Le lendemain à la même heure, d'une voix encore toute émue M. le Curé, dans une allocution courte mais touchante, fit toucher du doigt aux fidèles rassemblés pour la prière la grandeur du péril auquel nous n'avions, disait-il, échappé que par une protection particulière ; comme lui j'aime à penser qu'une main providentielle a dirigé les coups de la foudre et que nous avons été heureux dans notre détresse ; comme lui, j'aime à penser que Marie a veillé sur nous, rassemblés que nous étions pour demander sa protection et la supplier d'avoir pitié de nous ; il n'était pas possible de laisser périr un plus grand nombre de ses serviteurs. Elle n'a pas voulu que la confiance en son secours soit ébranlée et, comme il est dit dans la sentence qui Lui couronne la tête : « J'userai de clémence », d'un côté elle a voulu nous montrer le péril en nous faisant voir avec quelle facilité la mort exécute les ordres du Tout-Puissant, et de l'autre la reconnaissance que nous lui devons pour avoir été épargnés. Car, aux dires de tout le monde, la moitié des fidèles rassemblés là auraient dû périr.

Enfin M, le Curé, tout plein de ce sentiment, a-t-il pris la résolution de célébrer annuellement cette protection spéciale par une messe chantée solennellement le 11 mai de chaque année.

Mon père travailla fort longtemps dans les hameaux du Bas de l'Eglise ; il travaillait au Mazeville lorsqu'il se maria avec ma mère.

Ma mère ne nous a jamais raconté les circonstances qui amenèrent leurs amours, tout ce que je sais c'est que ma mère se trouvait trop jeune et qu'en outre elle se sentait fort peu de goût pour l'union conjugale.

Mais les insistances de ses parents triomphèrent de ses répugnances ; ils lui représentèrent qu'elle avait à faire à un parti qui lui convenait sous plus d'un rapport, que c'était par exemple un homme laborieux, probe, rangé, qui connaissait toutes les servitudes de la misère et chez qui la fougue des passions était usée.

Ma mère se laissa gagner, elle comprit que l'on voulait son bonheur et, en fille bien née, elle respecta la volonté de ses parents.

C'est une bien belle vertu que celle de l'abnégation, c'est faire preuve de beaucoup de modestie, surtout pour une fille qui n'avait point d'autre volonté que la volonté d'un père ou d'une mère et de s'en référer pour tout à leur décision et à la sagesse de leur vieille expérience.

Cependant, pour l'article du mariage, c'est un acte qui se range à part et qui sort des règles générales. Toute ma vie, je serai intimement convaincu qu'à ce sujet, il y a des goûts dangereux à vaincre, des répugnances invincibles qui résistent aux discours les plus persuasifs.

De part et d'autre, c'est de n'influencer en rien le choix du cœur et de lui laisser la liberté de se déterminer mûrement.

En rappelant ces régies délicates, on pourrait croire que je le fais avec intention et dans le but de blâmer une autorité paternelle, qui d'ailleurs est toujours respectable. Dieu m'en garde, loin de moi la pensée qu'une fin perfide ou cupide pourrait engager la sollicitude des parents à sacrifier témérairement l'avenir d'un enfant chéri.

Chaque jour suffit à sa peine et tout état a ses déboires, dans le ménage peut-être plus que partout ailleurs. Ma mère a gardé le silence sur ce sujet, c'est assez pour me dire que l'un et l'autre ont rempli leur tâche avec plus ou moins de succès et que, là-dessus, je dois m'interdire des recherches oiseuses, dont souvent le moindre danger est de fournir une dangereuse matière à une curiosité peu délicate.

Je sais que les affaires de mes parents ne prospérèrent pas au gré de leurs désirs sans doute. A qui la faute ? est-ce à eux ou aux circonstances ?

Je n'en sais rien. Un homme d'esprit avait l'habitude de dire : « Dans tout projet qui aura réussi, attribuez votre succès les trois-quarts aux raisonnements et l'autre part à la chance », mais il se trouve maints cas encore où le raisonnement se trouve en défaut et où la mauvaise chance l'emporte constamment. Je suis porté à croire qu'il en fut ainsi du ménage de mes parents. Je crois que leurs travaux ne furent point récompensés par un équitable retour et que l'avenir ne répondit point à leurs vœux et je crois enfin qu'ils furent plus à plaindre qu'à blâmer.

Ce que voyant et par suite de conseils, mon père se mit en tête d'être débitant ; il se voyait sur une bonne place, où les pratiques se trouvent en nombre les jours de marchés et il croyait par ce moyen se frayer une voie plus facile dans la route de la fortune.

Vaine illusion, ma mère avait résisté autant qu'elle avait pu à l'établissement de ce nouveau métier, elle se voyait d'avance chargée de nouveaux soins, de nouveaux embarras et de nouvelles peines, elle se croyait avec raison impropre à tirer de ce métier tous les fruits qu'on peut en tirer. Elle se doutait que son temps n'était déjà pas suffisant pour les travaux de la campagne dont elle était seule chargée et pour se donner à ses enfants qui réclamaient aussi des soins pressants ; de plus, mon père n'était pas homme à montrer beaucoup d'habileté dans les suites de son projet, ma mère le savait. Aussi résista-t-elle jusqu'au moment où la prudence lui conseilla de céder ; et la pauvre femme céda bien à regret, bien à contre cœur.

Depuis cette époque, une espèce de fatalité pesa sur la maison et il leur fut dès lors, comme on s'exprime vulgairement : impossible de joindre les deux bouts.

D'ailleurs un autre menuisier s'était établi au village, il avait peu à peu attiré à lui toute la clientèle de mon père. Bon ouvrier pour l'époque, il avait promptement joui de la vogue, de sorte que mon père se trouva pris au dépourvu dans un temps où sa famille n'était encore pour lui qu'un sujet de dépenses.

La décadence s'établit si bien que, dans le courant de l'hiver de 1832 à 1833, mes parents furent obligés de vendre leur maison pour se libérer

envers leurs créanciers et sauver du naufrage, s'il se pouvait un morceau de pain pour leurs vieux jours.

Ce fut une peine cruelle pour ma mère d'abandonner la maison de ses parents : mon grand-père y avait passé son mariage, il y était mort l'automne de 1824 à l'âge de 64 ans ; c'était le lieu de la naissance de ma mère, pas un coin obscur du foyer domestique qui n'eut un souvenir attachant pour elle. Pour un cœur sensible, la tradition s'enchaîne au moyen des objets, même les plus insignifiants. Oui pour ceux-là, mourir au lieu qui les a vus naître est une consolation.

Mais, de ce moment aussi, la roue de la fortune s'arrêta et sembla revenir sur ses pas. Mes sœurs commençaient à être grandes et à travailler, mon père avait fini par obtenir une place à la Papeterie du Souche, il y resta un bon nombre d'années, gagnant régulièrement ses deux francs tous les jours de travail puis, lorsque la fabrique cessa par suite de mauvaises affaires, mon père revint à la maison. Pendant ce temps-là, ma mère avait fini d'élever sa famille et le temps des sacrifices était désormais passé.

C'est ainsi que la Divine Providence disposa sagement ses mesures, mon père avait vieilli et, malgré sa vigueur d'autrefois, insensiblement les forces l'abandonnaient mais, derrière lui, il avait une ressource assurée et, du moins, il pouvait se permettre de passer une vieillesse tranquille et à l'abri du besoin.

Dieu veuille qu'il en soit de même pour chacun de nous, puissions-nous nous flatter de l'espérance qu'un jour, lorsque nous aurons le corps usé et affaibli sous le poids des années, que nous aurons des soutiens pour nous aider à franchir cette phase de la vie souvent si pleine d'angoisses et de misère pour un grand nombre.

Mon père n'avait point eu de maladie sérieuse que je sache, il avait toujours joui d'une bonne santé, son tempérament était excellent et, à part les indispositions dont la meilleure nature ne saurait se débarrasser entièrement, chacun peut envier son bonheur sous ce rapport. Aussi, dans ses derniers temps, lorsqu'on parlait de sa verte vieillesse, donnait-on à

entendre qu'il s'éteindrait comme un de ces vigoureux Gaulois, habitants primitifs de notre pays.

Il n'en devait pas être tout à fait ainsi car, dans le courant du mois de décembre 1849, mon père fut pris tout à coup d'une maladie aiguë qui mit ses jours en danger ; il eut une espèce de rétention d'urine et, quoiqu'il ait rempli ses derniers devoirs pour pénétrer dans la mystérieuse patrie, les soins du médecin, et peut-être plus encore, la bonté de sa constitution le sauvèrent de cette maladie. Il se releva mais avec une grave infirmité ; de plus, infirmité fort dégoûtante il faut le dire, et qui amena un grand surcroît de peines et de précautions pour ma mère.

Elle ne s'en est jamais plaint, elle accepta cette rude croix avec courage et, j'ose le dire, peu de femmes auraient la force de sacrifier ainsi leur répugnance, de surmonter leurs dégoûts avec la constance que nécessitaient les soins incessants de mon père.

L'été de 1850 se passa de la sorte, la convalescence de mon père ne comportant d'autres soins essentiels que ceux de la propreté et ma mère y pourvoyait avec une sollicitude digne d'éloges.

Cependant il était facile de prévoir que cet état de choses devait réagir d'une manière funeste sur tout le système et ruiner insensiblement ses forces jusqu'au moment où elles l'abandonneraient tout à fait.

Pendant l'hiver 1850-51, il ne fut réellement plus mal que vers le retour du printemps ; on lui fit faire son jubilé dans le courant du mois de mars et nous jugeâmes tous depuis ce moment que la fin de sa carrière n'était pas éloignée.

Monsieur le Curé lui-même avait recommandé de ne pas le quitter car, disait-il : « La vie pouvait l'abandonner à chaque instant et vous le perdriez sans le savoir ».

Il était faible et abattu, l'appétit était encore assez bon et le cœur ne faisait pas mal sa fonction mais, à ces exceptions près, tous les autres organes refusaient leur concours ; le sang n'accomplissait plus sa circulation qu'avec une extrême lenteur, s'arrêtait parfois dans les veines et occasionnait des enflures considérables ; d'un autre côté dépourvu des sucs nutritifs qui lui sont propres dans l'état de santé, il ne pouvait plus suffire à

l'alimentation de toutes les parties du corps qui, insensiblement, s'amaigrissait et dépérissait.

Telle était la situation de mon père lorsque, le samedi 3 mai au matin, ma mère, inquiète de ne pas le voir se lever, va le trouver dans sa chambre et lui adresse la parole. Il ne lui répond pas. Elle réitère ses demandes et il s'obstine à garder le silence. Elle se penche sur son lit et, dans les expressions les plus touchantes, elle le conjure de lui dire quelque chose. Mon père la regarda avec des yeux tout remplis de pleurs et dans lesquels se peignait un vif sentiment de tristesse et de regrets. Quelques sons inintelligibles sortirent pourtant de ses lèvres et c'est alors que ma mère comprit qu'il avait perdu l'usage de la parole. Effrayée, elle en fit part à tous les voisins. Chacun accourut mais on essaya en vain de le faire causer en lui parlant. Il paraissait d'un autre côté très souffrant. On voulut le changer de linge, mais il s'en défendit et, pour ne pas accroître ses douleurs, on prit le parti de le laisser tranquille jusqu'au lendemain matin.

Le lendemain matin dimanche 4 mai, on vint me chercher de bon matin pour le changer de lit ; depuis la veille, il n'avait pris que quelques cuillerées de bouillon, il était par conséquent sans forces ; il se laissa faire. On eut une peine extrême à le remettre propre et, comme nous l'installâmes, il resta jusqu'à son dernier soupir. Pendant deux jours, il resta entre la vie et la mort ; je ne sais même s'il comprenait ce qu'on lui disait, du moins il n'y prenait pas une grande attention, son mal seul semblait le préoccuper ; de temps en temps il se plaignait, de temps en temps il montrait sa tête comme le siège sans doute de ses douleurs. Le dimanche, son corps paraissait encore sensible car, lorsqu'on voulait lui remuer la tête ou un membre, il montrait par ses gestes qu'il fallait le laisser, le lundi, surtout vers la fin de la journée, cette sensibilité parut l'abandonner et pourtant le pouls persistait à se montrer fort et régulier ; c'est ce qui trompa M. l'abbé qui ne le trouvait encore pas trop mal pour le moment.

Dans la nuit du dimanche au lundi, il avait eu une crise, mon frère était venu me chercher, mais ce n'était rien, l'accès se dissipa. J'étais néanmoins resté jusqu'au matin.

Le lundi à midi, il eut encore une nouvelle crise, on lui tint le cierge et on lui récita la prière des agonisants, mais ce n'était rien encore.

Le lundi 5 au soir, il fut décidé qu'une partie de la famille irait se coucher et se relèverait à minuit pour continuer à veiller. Mon père était si faible qu'on n'osait pas le quitter des yeux. Je restai près de lui avec Rosalie, ma mère, Minie, Tissime et la Catherine du Quinou. J'avais le pressentiment qu'il ne reverrait pas la lumière du jour suivant, je ne peux dire les sinistres impressions dont je fus alors agité, les pensées tristes qui me traversaient l'esprit. Jamais je n'avais assisté aux derniers moments d'un mourant. Jamais je n'avais contemplé ce terrible passage de la vie à l'éternité, cette lutte cruelle de la vie et de la mort. Jamais je ne m'étais figuré les angoisses déchirantes qui peuvent assaillir le corps d'un moribond à ce moment suprême. Toutes ces images capables de saisir l'imagination la plus frénétique, je les avais là devant les yeux, sur la personne de mon père, au milieu de la nuit. Ah ! là malgré soi, le cœur se replie sur lui-même, il voit par un raisonnement décisif le néant et la vanité de toutes les choses qu'il avait tant aimées et qu'il lui faut forcément quitter.

Sans doute mon père sentait sa position désespérée et sans doute il souffrait beaucoup de ne pas pouvoir faire ses adieux à sa famille car, quoi que cette séparation soit la plus triste que l'on puisse imaginer, elle a cependant quelque chose d'adoucissant et de moins dur lorsque le malade peut, là, sur son lit de mort, épancher son cœur en face de l'éternité et ajouter ses derniers conseils.

Les dernières paroles d'un mourant sont toujours chères et je sais intimement qu'on aime à se les rappeler. Les dernières volontés d'un mourant sont des devoirs sacrés que des enfants bien nés ont honneur à exécuter fidèlement. Dieu nous a refusé cette consolation de notre père. C'était une peine doublement affligeante pour nous tous : il souffrait et nous ne pouvions pas le plaindre. Il aurait voulu parler et sa bouche était muette. Non, jamais l'impression pénible de la soirée du 5 mai 1851 ne s'effacera de mon cœur. Pauvre père, son image restera toujours présente à mes yeux. Jamais je ne pourrai l'oublier. Toujours ma mémoire conservera exactement le souvenir des moindres détails de cette cruelle soirée.

Je m'étais installé à la tête du lit de mon père, constamment j'avais les yeux sur lui pour observer la marche de la mort ; à chaque instant je lui

prenais le bras pour sentir son pouls. Ma mère m'avait recommandé la vigilance à cet égard ; le pouls cependant restait toujours à peu près le même mais, à voir la décomposition plus tranchée du visage, à en juger par la respiration sifflante qui devenait de plus en plus pénible, on pouvait prévoir que son dernier moment était proche.

Il ne voyait plus, il n'entendait plus, il ne comprenait plus, mais assurément il avait la conscience de sa position, il avait encore celle de nous croire autour de lui car, à chaque instant et cela pendant toute la soirée jusqu'à son dernier moment, il indiquait de la main son cou comme le siège de ses douleurs. Presque chaque fois je lui prenais le pouls, il dégageait son bras de ma main. Il me sentait probablement et voulait, je suppose, me dire que ce n'était pas le bras qu'il avait mal, mais le cou. J'essayais de lui faire comprendre que je devinais ses signes, je le frottais un peu à l'endroit qu'il indiquait et, pour éprouver du contentement, il voulut tourner sa tête, laissa échapper quelques sons vagues, mais ce fut tout. Ses membres étaient raides et ne se prêtaient déjà plus au mouvement. La matière devait être morte dans ce corps autrefois si vigoureux et la vie chassée de retranchement en retranchement occupait son dernier foyer.

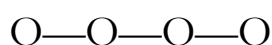
Il était 23 heures. Le pouls devint alors irrégulier et j'attendis encore un instant avant d'avertir ma mère, mais elle avait déjà compris mon inquiétude et, de son chef, elle voulut réveiller tous ceux qui étaient couchés. Je lui dis d'attendre, je voulais suivre un moment les effets du pouls et sa décadence, mais je faillis être dupe de moi-même tant le pouls avait conservé de sa dureté, je n'avais pas craint mais, tout à coup, il s'affaiblit jusqu'à s'effacer presque entièrement, puis il se releva un peu et diminua de nouveau. Alors j'avertis ma mère.

Il était temps, nous nous étions tous approchés du lit afin d'assister le mourant à son heure suprême, mais, ayant fait une convulsion, ma jeune sœur se rejeta en arrière dans le plus grand effroi et se précipita sur ma femme qui, à son tour, éprouva une mauvaise secousse de cette frayeur. Alors je quittai mon père, je grondai un peu ma sœur et je rassurai ma femme du mieux que je pus car, eu égard à son état, elle avait reçu une commotion dangereuse. Les parents venant d'arriver, j'allai avertir le voisin



Cujé et, en rentrant, voyant de nouveau ma sœur agitée de crispations violentes, je l'emmenai au dehors où l'air frais de la nuit réussit à grand peine à calmer son agitation nerveuse. Pendant ce temps-là, mon père s'affaiblissait doucement et rendit tranquillement le dernier soupir, dans l'attitude et le même calme où il était depuis deux jours. Il était minuit.

J'avais remonté ma sœur chez nous pour l'ôter à ce spectacle désolant qu'elle n'avait pas la force de supporter. Je lui fis prendre, à elle et à Rosalie, une boisson chaude qui les remit un peu toutes les deux. Ce fut dans cet intervalle que le voisin Cujé nous apporta la nouvelle de la mort de mon père. Paix à son âme.



Le 7 juillet 1851, à 5 h 30, naissance de ma fille Marie Rosalie. Enfin voici la consommation du mariage, me voici désormais dans le monde avec un titre de plus. J'étais né homme et, comme tel, mon rang ici bas ne laissait pas que d'être honorable, en imposant à cette qualité des devoirs et en lui fournissant des droits que je regardais avec raison comme le plus excellent apanage de l'humanité.

Aujourd'hui, je suis père et ce nouveau titre, loin d'avoir pour moi quelque chose de blessant, ne fait que relever davantage à mes yeux le privilège et la noblesse que Dieu a attachés au chef-d'œuvre de la Création.

Pour un esprit frivole, il lui est assez indifférent de rester homme simplement et de disparaître de même. C'est pour cela que le célibataire et le père de famille considèrent l'avenir sous deux points de vue différents et, à bien envisager les choses, peut-il en être différemment ?

Pour le savoir, je rentre en moi-même, je me replie sur le passé et je l'interroge : oui, il fut un temps (et ce temps n'est pas bien éloigné encore) où mes désirs accouraient avec le jour qui fuit, où mes espérances s'évanouissaient avec la vie qui cesse, où mon but n'avait qu'une fin, car il ne se rapportait qu'à moi seul, où mon action se concentrait dans l'étroit égoïsme de l'individualité.

Mais aujourd'hui, par le seul fait de la naissance d'un enfant, tout change, tout s'élargit et s'agrandit, l'horizon de la vie s'éloigne et semble se reculer jusqu'à des bornes qu'il ne nous est plus permis de fixer.

L'avenir n'est plus le rêve d'un moment, c'est désormais une réalité qui prend figure et corps et vers laquelle tout père de famille bien animé fait converger toute sa sollicitude et toute son activité.

L'humanité ne périt plus avec l'homme, car l'homme a des rameaux qui se développent et atteignent parfois les temps les plus éloignés.

L'homme se survit donc à lui-même, il laisse donc après lui des descendants qui perpétuent fidèlement le culte, la foi et toutes les traditions du foyer domestique. La vertu du père se transmet à ses enfants et ainsi nous voyons les générations disparaître en se léguant tour à tour, avec le modeste patrimoine, l'héritage non moins modeste mais infiniment plus précieux que l'amour du bien.

*Annonces des Hautes-Vosges n°1473 — 23 décembre 1990*

Le jeune homme qui refuse de lier son avenir à des objets moins mobiles que ne le sont ordinairement les goûts flottants de la jeunesse pour paraître plus heureux, plus libre et avoir une existence plus coulante que ceux dont le but défini a sa marche. Sa vie se passe dans une illusion continuelle et, à moins de posséder encore quelques vestiges de vertu, il n'a jamais connu le véritable bonheur.

Pour un père de famille c'est bien différent : cette innocente créature qui a ses traits et sa ressemblance est un don du ciel qui remue jusqu'au fond du cœur les plus saintes pensées et les plus doux sentiments.

Le titre de père est un beau titre. Pendant plusieurs années, je l'ai rêvé et ambitionné. Aujourd'hui tous mes souhaits de jeune homme étaient à leur accomplissement, j'ai vu le succès couronner la constance de mes projets, l'arbre est planté, mais combien de culture et de soins il lui faut pour qu'il croisse et se développe avec satisfaction.

Je ne me les dissimule pas ces soins et ces fatigues sans nombre que j'aperçois semés sur mon chemin. Je sais qu'il ne faut pas être père à demi, je sais qu'il ne faut pas après avoir donné la vie à un enfant, lui fournir des exemples funestes qui l'entraîneraient nécessairement dans une direction plus funeste encore. A la vie du corps il faut joindre celle de l'âme et la fraîcheur de l'âme fait la force du corps.

Pour tout homme de bonne foi et qui recherche sincèrement la vérité, il n'y a qu'un parti à prendre, c'est celui que fournit la Religion.

Je crois qu'on ne saurait trop se surveiller devant des enfants et qu'on ne saurait apporter trop de soins dans l'accomplissement des devoirs qui font l'honnête homme et le bon chrétien. Je crois de plus que ce serait en vain qu'on démontrerait la vertu et qu'on la prêcherait si on n'y joignait l'exemple. L'exemple ! voilà le grand maître et ce dans tous les genres ; soyons d'abord ce que nous voulons que nos enfants deviennent et, d'abord, laissons de côté toutes les formalités de l'époque, les nécessités prétendues de la civilisation et les usages reçus par l'opinion publique. Il faut que, pour le coup que l'opinion publique se mette à la raison, son prestige s'efface et je souhaite de tout mon cœur qu'il tombe bientôt tout à fait. Il y a des lois plus certaines pour conduire le monde vers sa fin, chacun peut les trouver dans l'inspiration de sa conscience et dans l'étude de la religion.

Nous avons des enfants, eh bien ! faisons-en des chrétiens simples et craignant Dieu et nous aurons fait tout ce qu'il était important de faire pour la pureté de leurs mœurs, de ces mœurs sensuels et efféminés qui sont la grande plaie de notre époque et qu'on ne pourra guérir qu'en s'appliquant à rendre aux jeunes générations ce que nos pères ont perdu de leurs ancêtres, c'est-à-dire la vigueur du corps avec la rectitude de l'esprit.

A sa naissance, notre Marie pesait 6 livres 1/4 et mesurait à peu près 54 centimètres de longueur.

### **12 juillet 1851 :**

Un tremblement de terre se fait sentir dans les Vosges entre 3 et 4 heures de l'après-midi et, presque au même instant, les endroits suivants : Epinal, Bruyères, Corcieux et Fraize ressentent la secousse qui se perdit dans les montagnes des Vosges. Un moment avant la secousse, on entendit un roulement semblable à celui d'un chariot pesamment chargé qui roulerait sur des pavés. Ma femme qui était retenue au lit par suite de sa maladie prétend qu'elle avait entendu l'un et l'autre.

### **10 août 1851 :**

Nous faisons vacciner notre Marie. Le vaccin a été pris sur l'enfant de la fille Chaxel de Scarupt qui est mariée avec un nommé Marchal, le vaccin

a bien suivi ses phases ; au bout de neuf jours, les boutons étaient gros et bien formés ; un sur un bras et deux sur l'autre. Je crois que le but aura été atteint.

### **Mois d'août 1651 :**

C'en est fait ! la maladie des pommes de terre fait des progrès rapides et étend ses ravages dans tous les finages. Aussi la désolation est-elle générale ! Jusqu'alors certaines contrées avaient parfois échappé au fléau dévastateur, soit par suite de l'exposition, soit par la nature du terrain. Cette année, pas une parcelle de terrain n'a été à l'abri. Tous les champs plantés en pommes de terre sont tous plus ou moins violemment touchés et, qui plus est, les tubercules sont dans un état de putréfaction prononcée. Si la pluie et le mauvais temps continuent, il est fort à craindre que d'ici à la récolte, il y en ait que bien peu qui ne soient entièrement pourries.

### **28 août 1851 :**

Notre vache tombe malade. Nouveau sujet de peines, de soins et de tourments. Nous envoyons chercher le vétérinaire du pays (Nicolas Bertrand). Il trouve la bête bien malade et il lui administre sur le champ le remède pour la maladie connue vulgairement dans le pays sous le nom de « du mal ».

### **30 août :**

La vache ne guérit pas, la maladie semble se retirer de l'extérieur pour se concentrer intérieurement. Nous la faisons voir de nouveau. Je suis moi-même allé prier Bertrand de venir jusqu'à la maison. Il vient et, par ses remèdes téméraires, il achève de tuer notre vache.

Rude épreuve et perte douloureuse pour un jeune ménage qui n'a d'autre fortune que ses bras, d'autres ressources que son salaire quotidien. Ces malheurs nous reculent d'un an dans nos économies. Tel est le sort qui se joue de nos projets et de nos combinaisons. Il n'y a pas longtemps, nous décidions : « Avec notre vache, nous sommes prémunis en partie contre la disette et même nous aurons du lait et le reste en suffisance pour deux personnes. Il faudrait que nos gains fussent bien restreints pour ne pas

pouvoir faire face aux petites dépenses du ménage ». Mais la Providence en a voulu autrement et le destin nous a châtiés rudement.

Leçon des bien plus frappantes pour désormais se tenir en garde contre la science présomptueuse et empirique des charlatans.

Toute ma vie, le bon sens naturel m'avait suggéré une opinion fortement préventive contre les cures merveilleuses de tous ces faux médecins qui ne doivent leur renommée qu'au prestige et à la crédulité condamnables des gens de la campagne qui se soumettent plus volontiers aux effets de leur imagination qu'à on jugement judicieux.

Mais l'expérience que je viens de faire à mes frais m'ouvre les yeux et me démontre jusqu'à l'évidence la ligne de conduite que j'aurai à tenir si, par une nouvelle fatalité, le Ciel me réservait de nouvelles épreuves. Je saurai que la pratique est bonne quand elle est raisonnée et qu'elle se fie avec foi aux lois de la nature et aux principes de sa théorie ; mais pour la pratique routinière, gardons-nous-en bien car, quand même l'empirique parviendra à connaître le mal, il faut encore qu'il connaisse le remède et il m'en a coûté 100 francs pour des remèdes appliqués mal à propos, vous pouvez me croire.

### **9 novembre 1851 :**

« A la Saint Simon, la neige sur le tison » dit un vieux proverbe du temps passé et que les vieux de nos jours aiment encore à répéter.

Aussi, je n'ai pu m'empêcher de sourire, le lendemain de la Saint Simon. J'entendais ma mère répéter d'un cœur joyeux et sur un ton qui voulait dire : « Les gens du temps passé n'étaient pas tous des nigauds ». C'est que, en effet, la neige couronnait les sommets des montagnes des Vosges et que le temps sombre et nébuleux qui s'en était suivi faisaient prévoir que les vallées en auraient aussi bientôt leur contingent.

Les anciens sont fiers de leurs dictons et ils ne souffrent pas volontiers qu'on les tourne en dérision. Avouons qu'ils sont quelques fois justes puisque la neige a blanchi les tisons cette année, mais n'y mettons pas notre confiance jusqu'à les croire des oracles infallibles car les temps sont changés, nous n'avons les mêmes privilèges que nos pères, d'ailleurs la Révolution a détruit les privilèges, il n'y a plus à présent que l'Egalité ; eux, nos pères, avaient des pronostiqueurs vrais dans une foule de Saints qui,

indépendamment de la glorieuse mission qu'ils ont de louer Dieu dans le Ciel et pendant toute l'éternité, avaient encore reçu gratuitement des bonnes gens d'ici bas celle de présider et d'influencer de leur toute puissance le bon ou le mauvais temps au caprice des croyants et selon les besoins de leurs denrées.

## **Hiver 1351-1852**

Une opinion court le pays et je me sais quel prophète a annoncé que l'hiver de 1851 à 1852 serait très rigoureux, si rigoureux que les fontaines et les rivières gèleront, il n'est pas impossible que l'on ait un hiver long et rigoureux. Tout le monde sait qu'il y en arrive de temps à autre et le dernier qui fasse référence est celui de 1829-30.

Je sais aussi que, le printemps dernier, certains observateurs de je ne sais quel pays s'étaient cru un droit d'annoncer, d'après leurs observations, que l'été de 1851 serait semblable à celui de 1811, et quelle différence !

Si nous avons du bois et un bon lit, ne craignons pas un hiver rigoureux, mais je le regarderais volontiers comme bienfaisant, un grand froid est dans les desseins de la Providence, je crois que nous pourrions en avoir besoin cette fois.

Durant tout le cours de l'été, nos cultivateurs et nos ménagères se sont plaints des ravages causés à leurs plantes par la grande quantité d'insectes et de vermine que recelait la terre. Puisque tous attribuaient leur prodigieuse fécondité aux hivers doux et pluvieux des années dernières. Il y a quelques jours à peine, un de nos voisins a failli avoir un champ de seigle fraîchement semé ravagé entièrement par les limaces. Déjà il se disposait à y mettre de nouvelles semences quand heureusement la neige et le froid sont arrivés.

D'ailleurs notre localité n'est pas la seule qui soit envahie par ce fléau d'une nouvelle espèce, les journaux rapportent les mêmes faits sur les autres parties du département et le dommage est si considérable que le Préfet des Vosges a cru devoir publier des instructions pour la destruction des limaces. Ce moyen est simple et facile : il consiste à semer de la chaux vive en poudre sur les terrains infestés dans la proportion de 1 hectolitre

pour 20 ares environ, à renouveler cette expérience plusieurs jours de suite pour plus d'efficacité et, enfin, à répandre cette chaux dès l'aube du jour. L'auteur de la découverte assure que toutes les limaces saupoudrées de chaux périssent au bout d'une demi-heure.

Hier, la neige est tombée abondamment et aujourd'hui on pourrait au moins en mesurer de 15 à 20 centimètres dans les campagnes. Cette arrivée subite de d'hiver jette l'alarme chez un grand nombre de laboureurs qui n'ont pas encore terminé leurs travaux.

On cite à Fraize une infinité de gens qui n'ont que très peu de semailles faites, voire même des pommes de terre à bêcher. C'est malheureux pour eux et on assure que, du côté de St-léonard, on est encore plus arriéré.

Je crois que c'est un peu la faute de ces gens-là car il a fait plusieurs semaines de beau temps continu dans le mois d'octobre et des gens à qui l'expérience ne manque certainement pas sont blâmables de pousser si peu activement leurs travaux en face de la mauvaise saison.

A propos de la pomme de terre, quelle triste récolte on a eu cette année ! C'en est fait, nos cultivateurs se ruineront infailliblement s'ils persistent à la cultiver. Je conçois tout ce qu'il leur en coûte pour renoncer à cette culture car, pour la majeure partie de la population de nos montagnes, c'est une précieuse, presque l'unique ressource. Il est douloureux de voir l'espérance de chaque année s'évanouir sans que la main d'un mortel pût y mettre obstacle. Il est affligeant de voir tant de travaux infructueux et sans succès !

Pourquoi tant de persévérance vaine, de sueurs stériles, de labeurs prodigués, de soins et d'angoisse inutiles.

Ah ! pour le coup, la science et l'audace des hommes se trouvent prises en défaut, le plus puissant est obligé d'avouer son impuissance et le plus habile de voir avec honte sa défaite et son ineptie. Tous, nous sommes obligés de convenir qu'une main plus puissante que celle d'un faible mortel se joue de nos efforts et de notre sagesse car, en cette matière et depuis sept ans, tout a été dit, tout a été fait et, ni les précautions, ni les remèdes, ni les changements d'expositions, ni le changement de culture, ni la nature du terrain même n'ont produit le plus mince résultat et, si un essai fait en

petit avait paru réussir, tenté en grand il ne servait qu'à dérouter les meilleurs esprits et à produire désappointement et déception.

Quand on songe que la presque totalité de nos laboureurs n'ont pas même récolté leur semence, quand on songe que ce produit chétif (hors le cas de celles qui sont pourries) est d'une si mauvaise qualité qu'à peine on peut la manger, quand on songe que plusieurs ont mis la charrue dans leurs champs de pommes de terre, on ne sera pas étonné de la misère et du découragement qui s'en sont suivis. Ah ! Chacun de nous a pu entendre les lamentations du pauvre et, moi-même, au centre des campagnes, j'ai entendu plus d'une fois le paysan faire part de sa détresse à son pareil.

Plusieurs fois, j'ai traversé les campagnes au moment de la récolte, et à chaque fois, j'ai senti un pénible sentiment se glisser au fond de mon âme.

C'est que naguère, dans des temps plus prospères, j'avais vu faire la récolte sous un autre aspect ; alors c'était une autre vie et d'autres scènes, les travailleurs ouvrant avec ardeur le sein de la terre en tiraient avec une joie folle des aliments aussi abondants que substantiels ; alors les campagnes étaient riantes et animées ; alors, de temps en temps, on entendait se propager et se répéter de colline en colline ce cri : Hado, hado, signe d'allégresse et d'abondance poussé de temps immémorial ; alors, on voyait les pommes de terre s'amonceler en sacs derrière les ouvriers ; alors, des chariots pesamment chargés, gémissant sous le poids de si bonnes provisions, formaient de beaux et nombreux convois qu'on voyait se diriger dans toutes les directions.

Aujourd'hui tout est bien changé, le laboureur péniblement courbé sur la terre travaille encore avec vigueur, mais à voir la muette activité qu'il met dans ses travaux, à voir l'expressif silence qui règne dans les campagnes on devine que d'amers soucis le préoccupent vivement, c'est qu'il compare en lui-même ce qu'il voit et ce qu'il a vu et que cette comparaison lui fait apercevoir une différence si sensible et si onéreuse que son cœur en est tout brisé ; il ne peut se faire à l'idée qu'actuellement il peut facilement emporter chaque soir sur son épaule la récolte de toute la journée, il ne peut croire que tant d'infatigables efforts sont perdus sans retour et cette



fois encore il se persuade que l'année prochaine sera meilleure et que son espérance ne sera pas illusoire.

Je le sais, car j'ai entendu dire à quelqu'un : « Quoi qu'il en puisse être et dussé-je n'avoir que pour cela, je veux conserver de la semence des pommes de terre pour la replanter le printemps prochain, et s'il plaît à Dieu, ça réussira peut-être mieux ».

Oui, brave homme tu dis bien : s'il plaît à Dieu ; mais il ne plaira pas à Dieu, ne vois-tu pas comme moi que ce Dieu que nous invoquons si souvent et si trivialement retire sa bénédiction de dessus nos travaux ; les éléments conspirent contre nous, les saisons signalent leur passage par une brusque irrégularité qui engendre dans la température des influences malignes et pernicieuses très funestes à la végétation ; puis des orages multipliés, désastreux ont causé des pertes énormes sans compter les ravages dus à une fourmilière d'insectes dont on ne saurait s'expliquer la présence.

Mais que dis-je, le plus grand de tous les malheurs, c'est que ces fléaux nous visitent et nous frappent sans nous dessiller les yeux, ils nous impressionnent sans amollir nos cœurs, nous les regardons comme des accidents fortuits dus à une chance malheureuse et tel est notre caractère superficiel ! qu'à peine le coup porté qu'il est oublié ; nous ne voulons pas voir que la dernière génération a été la première, l'auteur de maux qui nous affligent et que nous, nous continuons dignement l'œuvre commencée par nos pères.

En vain l'homme s'agite et se tourmente dans des proportions démesurées, en vain il s'épuise dans une activité fiévreuse, en vain son génie anime la matière et crée des forces aussi neuves qu'indomptables, en vain les usines et les manufactures travaillent jour et nuit, dimanche et fêtes sans interruption, en vain elles vomissent dans le monde avec une profusion inouïe tous les soutiens de la vie, tous les embellissements de l'existence ; enfin, on découvre en vain de nouvelles mines d'or ; l'or et l'argent découlent des infatigables balanciers comme s'ils pleuvaient du ciel, il n'en est pas moins vrai que la misère générale augmente et s'étend tous les jours de plus en plus sans que rien puisse indiquer ni faire prévoir le terme des souffrances de la Société.

Cela n'est pas mon sentiment, mais celui de plusieurs esprits d'élite, qui ne s'arrêtent pas au superficiel des choses, qui ne donnent pas tête baissée dans le prestige éblouissant des grandes œuvres de notre époque, qui considèrent avant tout le bien moral des choses plutôt que les avantages matériels et qui sondent jusque dans les plus petits replis du cœur de l'homme.

Car il est bien démontré aujourd'hui que les objets de première nécessité y sont même à un prix plus élevé, que les salaires sont comparativement moindres et beaucoup moindre vu les exigences de la civilisation et des usages reçus qui imposent des besoins factices beaucoup plus onéreux que les réels.

*Annonces des Hautes-Vosges n°1477 — 20 janvier 1991*

Mais enfin, l'avenir seul nous découvrira ses secrets et ses mystères, contentons-nous pour le moment d'enregistrer les faits tristement déplorables qui s'accomplissent journellement sous nos yeux et tâchons d'en retirer des fruits pour notre bien-être moral quoiqu'en puissent dire les plus hardis économistes, rions-nous de leurs calculs qui établissent la félicité d'ici-bas sur des satisfactions éphémères qui ne peuvent ni gonfler notre cœur, ni élever notre esprit au-dessus de ces vils intérêts qui ont changé la scène du monde en une vaste arène où s'observent, se mesurent et se combattent les rivalités de l'industrie et de l'égoïsme.

Utilisons les enseignements du présent car ils sont précieux, mais laissons ces idées de côté et continuons notre sujet.

Encore si la maladie qui fait périr les pommes de terre bornait là ses ravages, mais elle menace d'aller plus loin et d'envahir les légumes de nos jardins et les fruits de nos arbres, cette année tout le monde a pu remarquer sur ces végétaux les mêmes taches et le même phénomène que l'on remarquait à l'origine de la pomme de terre.

Ce n'est pas tout, les journaux prétendent et annoncent que dans le Midi, la vigne est attaquée du même mal ; la rumeur publique est encore allée plus loin que les journaux, et certains hommes ont voulu que le blé même fut sous l'influence des mêmes effets.

On a beaucoup parlé cette année de cette terrible invasion qui ne respecte rien, qui détruit ou détériore les plants destinés à la nourriture de l'espèce humaine ; que deviendrions-nous si le mal se déclarait sur les autres végétaux avec la même gravité que sur les pommes de terre ? il y a là sujet à plus triste réflexion.

Malgré la continuité des pluies qui ont signalé l'été qui vient de s'écouler, il est vrai de dire qu'à chaque saison de récolte, on a été gratifié de quelques jours de beau temps dont ont profité seulement ceux qui ont été assez habiles pour rentrer leurs denrées à temps, il n'en a pas été de même des pauvres habitants de la montagne, ils ont vu avec une anxiété leurs récoltes séjourner des semaines entières dans les campagnes, ils les ont vues dépérir et ça n'a été qu'avec des peines incroyables qu'ils ont pu parvenir à rentrer leurs récoltes dans un fort mauvais état.

## **2 décembre 1851**

Anniversaire de la bataille d'Austerlitz, coup d'état de Louis-Napoléon, président de la République.

Depuis quelques temps, les Présidents de la Chambre étaient mal ensemble et il était facile de voir, d'après la tactique des deux partis, qu'une rupture était inévitable, la Chambre en était à élaborer une loi sur la responsabilité du Président et des Ministres quand un beau matin, Napoléon bouscule l'Assemblée, la défait, fait garder toutes les issues du Palais Législatif et fait arrêter à domicile les membres les plus influents des différents partis qui composent l'Assemblée, puis Paris et toute la 1<sup>ère</sup> Division sont mis en Etat de Siège.

Cependant, les représentants qui étaient encore libres se réunissaient et cherchaient un local pour protester contre cette violation de la Constitution et du Droit des gens ; mais ils furent dispersés par la force et ceux qui osèrent résister furent sans façon conduits à Vincennes.

Sept Généraux, parmi lesquels on remarque nos gloires d'Afrique : Lamoricière, Cavaignac, Changarnier, Bedeau, furent conduits à Vincennes, on dit que ces braves militaires opposèrent la résistance la plus vigoureuse aux mandats d'arrêts lancés contre eux, Lamoricière passa au fil de l'épée le téméraire sergent de ville qui va lui mettre la main au collet, le Colonel Charras brûle la cervelle au premier qui l'accoste, le Général Bedeau se

défendit comme un lion, il fallut le porter par les pieds et par les mains dans le fiacre qui devait le conduire à Vincennes.

Cette nouvelle subite parcourut la France comme un étincelle électrique, quelques meneurs à Paris essayèrent d'organiser la Résistance, mais les barricades qu'ils élevèrent furent battues aussitôt, le sang coula, il fallut céder à la force. »

Dans un grand nombre de départements, notamment dans le Midi, les socialistes profitèrent de la stupeur générale, ils cherchèrent à soulever les campagnes et à fomenter des émeutes, mais l'autorité active les suivit partout et désorganisa tous leurs plans.

90 départements sont aujourd'hui 14 décembre 1851 en état de siège.

On dit qu'il y eut 221 représentants du peuple arrêtés.

Sitôt le coup d'état opéré, le Président envoya des commissaires dans tous les départements pour surveiller les préfets, puis il fit demander à chaque commune de la République que chacun de ses fonctionnaires publics ait à lui donner son adhésion par écrit, menaçant de destitution ou de faire enfermer quiconque contreviendrait aux ordres de Louis-Napoléon.

Le plus grand nombre acceptèrent le nouveau rôle qu'on voulait leur faire jouer et montrèrent par là jusqu'où peut aller la servilité de ces hommes qui consentirent à vendre leur conviction, leur honneur et l'intérêt même de la Patrie pour contenter leur ambition et conserver une place qui chatouille toujours tant soit peu la vanité.

Pour mon compte, je ne saurais approuver la conduite de M. Louis et je crois qu'il aura beaucoup à faire avant qu'il m'oblige à lui accorder mon estime et ma confiance.

Je ne crois pas que l'on puisse réussir longtemps quand on ne suit pas les règles de la droiture et que l'on culbute par la force les autorités établies en foulant aux pieds et les lois et le Pacte Social appelé Constitution.

C'est une chose vraiment déplorable que de voir avec quel peu de pudeur l'on se joue de l'autorité et du respect des lois.

## **4 janvier 1852**

Aujourd'hui, Napoléon a obtenu sept millions et plus de oui. Certes, on est obligé d'avouer que c'est là un brillant et imposant suffrage. Napoléon a obtenu une éclatante victoire, qu'il s'en félicite mais aussi qu'il ne s'abuse pas ; la Nation l'a accueilli comme son Libérateur et son Sauveur, plus cette confiance du Peuple est grande, plus les devoirs du Président deviennent sacrés et étendus.

Il l'a dit : « Je veux en exposant mes jours et en jouant ma tête sauver la Société en péril imminent qui la menace, je veux donner à cette France qui s'émeut encore aujourd'hui au seul souvenir d'un grand nom, des institutions salutaires, un gouvernement sage et fort qui la relève de l'état d'abaissement et d'abjection où elle est tombée».

Qu'il y prenne garde, et malheur à lui, si voilant de honteuses fins sous les plus belles apparences, il sacrifie le bien public à son ambition et sa cupidité ; car aujourd'hui, un Gouvernement croule sans le moindre effort, c'est en vain que chaque nouvel arrivant au Pouvoir veut édifier quelque chose de stable, l'orage gronde en silence, puis surgit la tempête qui disperse jusqu'aux moindres vestiges de l'ancien édifice. » L'avenir qui fait bonne justice et des hommes et des choses nous apprendra si Napoléon est bien réellement un envoyé du ciel pour nous tirer de la fâcheuse position où nous nous trouvons actuellement.

Pour pacifier la France, il faut une régénération complète, absolue dans les idées, les cœurs et il y a beaucoup à faire pour arriver à un pareil résultat.

Cette tâche même est au-dessus des forces humaines et le bras de Napoléon, quelque fort qu'il soit, pourra bien rester impuissant si Dieu ne lui accorde assistance et protection. L'émeute est comprimée, effrayée, le communisme fera de nouveau patte de velours pendant quelques temps.

Depuis bon nombre d'années, il a cherché à s'infiltrer dans les masses, dans différents cœurs, sous un masque honnête il répand partout les doctrines les plus perverses, c'est au nom de l'amélioration matérielle que les apôtres de cette secte ont recruté un grand nombre de disciples,

c'est le grand fléau de notre époque, fléau né de la fausse philosophie et de l'irréligion et dont la transformation finale sera le paupérisme.

Mais on ne pourra pas étouffer le paupérisme comme on étouffe une insurrection dans la rue ; il faut dès à présent révolutionner les cœurs comme on a jusqu'alors révolutionné la Société ; il faut, au lieu de prêcher l'anarchie et le désordre, que la presse prêche l'harmonie, la concorde et surtout la charité.

*Annonces des Hautes-Vosges n°1479 — 3 février 1991*

## ***NECROLOGIE***

### ***M. François PIERROT, Chanoine de SAINT-DIE***

M. François Pierrot naquit en 1761 à Valfroicourt de parents vertueux et chrétiens qui n'avaient rien plus à moins que de donner à leurs enfants une sainte et solide éducation. Leur fils aîné, après de brillantes et solides études faites au Collège Saint-Claude de Toul, où il se distingua autant par ses talents que par sa piété, fut nommé au célèbre monastère des Religieuses de l'Adoration Perpétuelle du Saint Sacrement et Principal du Collège de Rambervillers. Là, sous la direction de son frère, le jeune François Pierrot fit de rapides progrès dans la science et la piété. Entré au Séminaire de Nancy, M. Jacquemin qui y enseignait la théologie ne tarda pas à s'attacher au jeune François Pierrot en qui il remarquait les plus heureuses dispositions pour la piété et les sciences ecclésiastiques. A la séparation des diocèses, M. Pierrot vint à Saint-Dié achever ses études de théologie, il brilla constamment au 1<sup>er</sup> rang et sa douceur, sa modestie, sa charité lui méritèrent l'estime de ses supérieurs et de ses condisciples.

Au sortir de l'ordination, il fut nommé deuxième vicaire de Corcieux. Il s'y acquitta de toutes ses fonctions avec tant de zèle, de dévouement et de charité que, malgré sa grande jeunesse, il inspira à toute la Paroisse non seulement de l'affection, mais la vénération et on le surnommait le Saint Vicaire. Lorsque l'orage révolutionnaire vint éclater sur l'Eglise de France, quoique le curé de Corcieux, son 1<sup>er</sup> vicaire et la plupart des prêtres des environs eurent prêté le fameux serment à la prétendue constitution civile du Clergé, M. Pierrot, loin de se laisser séduire par de perfides conseils et la perspective des offres les plus séduisantes, fidèle à l'Eglise et à son Chef,

refusa courageusement le Serment. Il se dévoua en secret à opérer le Saint Ministère à Corcieux et dans les paroisses environnantes. Arrêté et incarcéré à Epinal, il s'attendait à comparaître devant le Tribunal Révolutionnaire de Mirecourt et à verser son sang sur l'échafaud, lorsqu'il trouva providentiellement l'occasion de s'évader de prison. Ce ne fut qu'après avoir couru les plus grands dangers qu'il put gagner la Suisse ; il aurait bien désiré pouvoir se réunir à son frère aîné qui s'était réfugié aux environs de Coblenz. Il lui fallut se fixer à Constance et de là à Augsbourg où il paya huit années de travaux et de mortifications, honoré de l'affection et de l'estime de son évêque exilé aussi, Mgr de Chaumont avec lequel il entretenait les relations les plus intimes, ainsi avec ce qu'il y avait de plus édifiant parmi les prêtres lorrains exilés. Bien avant le Concordat, M. Pierrot regagna Corcieux où il continua d'exercer secrètement un ministère d'autant plus méritoire qu'il était plus pénible.

Au rétablissement du culte, il fut nommé à la cure cantonale de Fraize et son vénérable frère lui fut adjoint comme vicaire. La rare prudence du nouveau curé, son esprit de douceur et d'humilité finirent par triompher des hommes les plus exaltés par l'irrégion.

Les intarissables charités qu'il se plaisait à répandre, autant en secret qu'en public sur les pauvres, lui gagnèrent les cœurs, et si tous les paroissiens n'avaient le courage de pratiquer les devoirs de la Religion, tous du moins rendaient hommage à la haute vertu et à la piété de leur pasteur.

Les malades et les enfants avaient des droits plus assurés à la bonté de M. Pierrot. Il jouissait, et à bon droit, de la réputation d'être un catéchiste distingué ; il possédait à un degré éminent le rare talent de parler par lui-même mais de faire parler ses jeunes auditeurs ; les punitions et les réprimandes étaient aussi rares que les récompenses et les encouragements étaient abondants.

La réputation de sainteté et de haute capacité de M.M. Pierrot ne s'étaient pas seulement circonscrites à Fraize, dans toutes les paroisses des environs, on les vénérât comme de saints prêtres et de toutes parts, on venait demander de salutaires conseils à leur rare prudence et si malheureusement quelques prêtres constitutionnels avaient compromis la dignité sacerdotale par une conduite peu régulière et par des mœurs mondaines, M.M. Pierrot, par l'austérité et la sainteté de leur vie,

rappelèrent efficacement les peuples au respect et à la vénération qu'ils doivent à leurs pères dans la foi.

Monseigneur Jacquemin, qui savait si bien apprécier les hommes, témoignait, en toute rencontre, la haute estime qu'il avait pour Messieurs Pierrot et, souvent, le vénérable prélat, pour se délasser des soins pénibles de sa charge pastorale, aimait à venir surprendre, sans se faire annoncer, les dignes curés de Fraize, de partager leur modeste repas et d'épancher son cœur dans celui si prudent et si discret de M.M. Pierrot. La plus haute marque d'estime qu'il put leur donner, ce fut de proposer à M. le curé de Fraize de succéder à la dignité de vicaire général vacante par la mort de M. Lapin. L'humble modestie de M. Pierrot ne lui permit pas d'accepter ce poste si honorable qu'il croyait bien au-dessus de sa capacité.

En 1831 mourut le vénérable M. Pierrot Aîné ; ce respectable confesseur de la foi avait mérité la réputation d'être un des prêtres les plus instruits et les plus édifiants du diocèse.

En 1832, son frère fut nommé chanoine de la cathédrale de St-Dié. Il ne se sépara de ses paroissiens désolés qu'après avoir fait aux pauvres d'abondantes aumônes et à l'Eglise des fondations qui témoignèrent à perpétuité de son zèle et de sa charité.

A St-Dié, M. Pierrot se concilia le respect et l'affection et, constamment, on le vénéra comme un saint. Il en avait en effet toutes les vertus. Quoiqu'accablé d'infirmités et malgré son grand âge, son temps était consacré à la prière, à la méditation, à l'étude de l'écriture sainte et de la théologie. Le 2 mai 1854, il s'endormit paisiblement dans le Seigneur à l'âge de 93 ans.

Mais, comme il avait toujours tendrement aimé ses chers paroissiens de Fraize, il avait voulu les aimer jusqu'à la fin. Son vœu que ses cendres fussent réunies à celles de son frère et de ses autres parents enterrés à Fraize fut accompli. Après un premier service célébré à la cathédrale de St-Dié le 4 mai, le convoi funèbre accompagné d'une députation du chapitre et du clergé de St-Dié et d'une suite nombreuse de fidèles se dirigea vers Fraize où il fut reçu par les habitants qui s'empressèrent de venir honorer



les restes morts de leur ancien pasteur. Quoiqu'il les eût quittés depuis 22 ans, leurs regrets et leurs larmes montrèrent combien ils avaient conservé de vénération et de reconnaissance pour le confesseur de la foi qui, comme le divin rédempteur, était passé au milieu d'eux en les comblant de bienfaits.

M, Jeandel, ancien vicaire de Fraize.

### **Janvier 1848.**

Je crois que nous arriverons bientôt au temps qui faisait l'objet des vœux les plus chers du bon Roi Henry IV.

Je ne sais à quoi cela tient mais, dans aucun temps, on a fait un aussi grand débit de grosse viande qu'à présent.

Partout on abat et on tue les vaches à foison, dans les plus gros villages comme dans les plus petits hameaux. Aussi cette espèce de viande y est-elle vendue à un bon marché incroyable, ce qui la met à la portée de toutes les bourses et ce qui fait que le riche comme le pauvre s'en nourrissent et s'en trouvent également bien.

A ce prix, car il varie depuis 4 sous jusqu'à 8 sous qui est le tarif de nos boucheries, on ne peut rien manger de meilleur ni à meilleur compte. Il serait fort à souhaiter que cet état de choses pût durer toujours, mais un temps viendra nécessairement où l'on subira la peine des considérations peu prudentes de nos principaux laboureurs car, tôt ou tard, la disette des vaches se fera sentir et l'on reconnaîtra clairement les maux que produit toujours l'abus des choses.

Mais, si de cette marche imprévoyante, il en devait résulter un utile enseignement tant pour la classe agricole que pour ceux qui sont préposés à ses droits, je ne trouverais pas mauvais qu'on payât un peu cher ces leçons persuasives afin que tout le monde comprenne bien et que chacun soit bien pénétré de l'importance d'entretenir le bétail dans un bon rapport, soit relativement à la consommation, soit relativement à l'amendement des terres.

Pour que le bien devienne d'une pratique facile, il faut qu'il tire son origine du mal, du moins quant aux conclusions actuelles.

Aujourd'hui, bon nombre de jeunes gens ne sont plus à leur place, mais ils y reviendront sûrement par le cours que prennent actuellement les choses, et surtout ils seront bien plus dévoués à leur nouvelle carrière quand ils auront appris à leurs dépens les tristes succès que l'on retire d'une voie aussi insensée qu'elle est parfois téméraire par les contradictions qu'elle oppose à la tendance actuelle de la Société.

Non, le temps n'est pas où les sérieuses réflexions éclateront de toutes parts et apporteront une régénération complète dans les idées.

*Annonces des Hautes-Vosges n°1481 — 17 février 1991*

## **26 janvier 1848**

Je ne m'étais pas trop trompé dans mes calculs en espérant un adoucissement d'au moins quelques jours dans la rigueur de la saison car le temps s'est mis peu à peu dans un état passablement supportable ; nous avons même eu des journées dignes d'être enviées par le plus doux soleil du printemps, témoin la journée de lundi dernier et même celle du mardi.

Mais peut-être n'est-ce là qu'une trêve pendant laquelle les éléments furieux réparent leurs forces pour venir ensuite nous accabler de nouveau et, si il devait en être ainsi, quelle résistance leur opposerions-nous ? Avec quelles armes pourrions-nous nous flatter de les vaincre ? Nous, chétives créatures si vaines et si superbes, que notre orgueil doit souffrir de ne pouvoir commander au nuage le plus fugace ni d'en imposer au vent le plus insignifiant.

C'est bien vous qui prétendez à la domination.

Réfugiez-vous derrière un bon poêle dont le feu pétillant vous réjouira et vous serez à l'abri du souffle glacé d'Eole.

Votre voix se perdrait en vain au milieu du sifflement des vents et, malgré vous, irait mourir sur une branche desséchée ou au milieu de débris épars et gisant sur le sol.

Hier dimanche, la neige tombait à gros flocons, le ciel était obscurci et la terre entière couverte de sa parure d'hiver. Comment un tel changement peut-il s'opérer si vite ? Et certes, on la voyait tomber d'un œil bien triste cette neige, prélude de tant de calamités, soit dit pour nous qui

sommes si sensibles aux impressions qui contrarient nos caprices ou nos fantaisies.

Et qui oserait dire le contraire ? n'avons-nous pas tous regretté que la fête se soit faite pendant deux si mauvaises journées tandis que, quelques jours plus tard, il faisait un temps délicieux qui aurait précisément contribué à animer la joie et à assister au plaisir.

Eh bien, ce temps si sombre, si triste et si maussade, il s'harmonise parfaitement avec nos sentiments de ce jour !

Pauvre fête, qui n'a plus de la fête que le nom ! comment a-t-elle pu déchoir si vite de ses splendeurs ? Je me le rappelle encore, au moment où ma mémoire commençait à s'approprier les grands incidents, la jeunesse courait en foule aux grands amusements.

Dans un jour de fête, comme la place de notre village était belle et animée ; tout y était confondu et pêle-mêle : l'enfance, la jeunesse, l'âge mûr et, quand il faisait beau, les vieillards venaient s'asseoir sur le banc rustique qui se trouvait au grand honneur devant toutes les habitations. Ils venaient contempler toute cette bouillante jeunesse qui se livrait avec exaltation eux divers amusements qui se voyaient étalés sur la rue.

Ces bons vieillards se rappelaient leur passé, ce jeune âge où, beaux et agiles, ils se faisaient admirer de leurs aimables fiancées. « Heureux temps, soupiraient-ils, si vite arrivé et sitôt disparu ! Que reste-t-il de notre souvenir ? A quoi nous ont servi ces vaines démonstrations d'une joie si démesurée et si expansive ? Dieu, tu le sais quelques jours se sont à peine écoulés et notre ardeur et nos forces se sont enfuies avec la rapidité de l'éclair. Cependant, ce jour que tu nous a encore réservé, ce jour consacré par un usage immémorial à oublier en un instant les peines de toute une année est encore pour nous bien cher et bien estimable.

« Certes, nous regrettons de ne plus pouvoir nous livrer à ces folâtres jeux, à ces ébattements, à ces danses qui nous virent autrefois si vifs et si allègres. Mais de quoi nous plaindriions-nous ? N'avons-nous pas eu le bonheur de frayer la voie à nos petits-enfants ? Aujourd'hui, nous sommes heureux de leur bonheur. Si notre corps, si nos membres brisés par l'âge et les fatigues ne pensent plus à les suivre dans ces épanchements bruyants, eh

bien ! notre cœur partage encore leur ivresse et leurs transports. Il nous est doux de les contempler dans un âge où l'on jouit si avidement du présent.

« Fortunée jeunesse, votre joie fait toute notre joie et notre bonheur est tout entier dans le vôtre ! ».

Hélas ! dans ces temps-là, le père commun des fidèles voyait arriver sans inquiétude et sans effroi le jour de la fête patronale, parce qu'il n'avait point à redouter ces désordres qui signalent d'une manière si scandaleuse ce qui nous est encore resté des vieilles coutumes.

Les mœurs d'alors étaient rudes, mais pures et le pasteur pouvait sans crainte permettre ces divertissements qu'on ne saurait trop flétrir aujourd'hui.

Nous nous plaignons de ce qu'on travaille à nous les enlever, nous nous récrions contre ce régime que l'on voudrait nous imposer. Eh ! Mon Dieu, a-t-on donc si grand tort ? Non, non, ce n'est pas pour nous imposer un joug inique que l'on s'efforce de réprimer cette licence effrénée qui ne reconnaît plus d'autre autorité que celle d'une exaltation fiévreuse qui se répand avec impétuosité parmi nous ! Non, non, ce n'est pas pour nous asservir que l'on voudrait imposer un frein à ces tendances funestes qui pénètrent peu à peu comme un venin mortel dans ces jeunes cœurs que l'on s'efforce en vain de soustraire à la contagion ! Ah ! amis, jeunesse, fuyez-les ces divertissements qui ne sont devenus coupables que par notre faute ! Proscrivons ces danses qui sont à présent la source d'une infinité de désordres ! Sachons nous choisir des récréations innocentes qui ne portent aucune atteinte à nos mœurs, déjà dans un si déplorable état.

*Annales des Hautes-Vosges n°1482 — 24 février 1991*

La dernière semaine de février 1848 a vu de grands changements et de grands bouleversements dans l'Etat, un peuple soulevé contre ses représentants et contre son chef, une famille bannie du trône de-France et un gouvernement républicain formé à l'improviste. Tels ont été les résultats de la protestation de l'opposition et de la résistance des Parisiens.

Devons-nous nous en réjouir ou nous en affliger ? Je ne sais, mais plus d'un cœur sensible, plus d'une âme honnête déploreront les tristes

conséquences où nous mènent les notions de Réforme et de Liberté que l'on se tue à nous prêcher aujourd'hui.

En songeant à cette doctrine qui se propage comme une étincelle incendiaire, combien de fois n'ai-je pas aussi songé à ce vieux proverbe : « Toi qui voudrais réformer l'Etat, tu ne peux pas seulement réformer tes mœurs ».

Oui, sans crainte de former un jugement téméraire, nous pouvons dire avec raison à ceux qui déclament et censurent sans cesse le Gouvernement que ce sont des hommes dont le cœur est gâté et entaché de vices dont ils devraient au moins se défaire avant d'exiger la perfection chez leurs semblables.

Ah ! il vaudrait beaucoup mieux pour le bien de la Société en général que, nous appliquant les uns les autres à devenir bons et généreux, nous n'offrions à nos frères égarés que des exemples édifiants et vertueux qui les ramèneraient insensiblement dans le chemin de la justice et de l'équité.

Mais telle n'est pas la manière dont on se conduit, les uns (et c'est le plus grand nombre) pour faire croire à des vertus qu'ils n'ont pas, déchirent à outrance la propriété la plus inviolable de l'individualité.

C'est dans ce sens qu'agissent les journaux et je ne saurais, malgré moi, voir d'un bon œil des hommes dont tout le talent consiste à s'acharner sur un de leurs semblables quelquefois mieux qu'eux.

A quoi sert à ce bon paysan de savoir comment il faut conduire le gouvernail, pourvu qu'il soit libre et heureux et que sa maison et le fruit de son travail soient protégés contre la rapacité d'un oppresseur ? A quoi sert à cet honnête ouvrier d'être au courant de toutes les menées politiques pourvu que son travail soit assuré, qu'il soit estimé et qu'il jouisse de la confiance de ses concitoyens ?

Etes-vous sages de vouloir détruire pour améliorer ? C'est à mon avis une marche bien insensée ; votre tactique peut avoir de bien funestes conséquences car vous croyez qu'on ne peut arriver à la perfection qu'en suivant pas à pas les nouvelles doctrines qui éclosent pour ainsi dire tous les jours.

Il y a bien longtemps que l'on sait que le nouveau n'est pas toujours le meilleur, surtout en fait de croyances. Nous ne pouvons pas professer aujourd'hui un article de foi pour l'abandonner demain, nous ne pouvons pas changer d'opinion à tous les instants et nous serions grandement ridicules d'approuver maintenant ce que nous désapprouvions tout à l'heure.

Nous ne sommes pas faits pour vivre dans une pareille instabilité et dans une aussi grande versatilité de sentiments et de principes ; nous le sentons trop bien pour que nous en soyions longtemps les dupes et, si il en avait été ainsi, il eût été impossible à la Société de se maintenir jusqu'à présent.

Quand notre cœur découvre la lumière et la vérité, il s'attache de lui-même et nous ne sommes pas toujours les maîtres de l'entraîner vers ces sublimes élans où voudraient nous engager ces furieux réformateurs de nos visibles convictions.

Je voudrais crier bien haut, d'un bout à l'autre de la France : « Hommes simples, conservez cette candide simplicité comme le plus bel ornement de vos mœurs et comme le plus sûr garant de votre façon de penser, regardez comme préférable ce que votre cœur vous a inspiré comme le meilleur ! ».

Quand le cœur est pur, les sentiments sont honnêtes ; notre conscience nous indique suffisamment notre devoir sans que nous ayions besoin ; d'avoir recours à ces perfides preneurs qui ne font que semer le doute et la méfiance dans nos âmes.

Mais, puisqu'enfin la République est victorieuse, soumettons-nous, il faut bien céder à la force et à l'autorité. Quant à notre conviction, qu'en ferez-vous ? Après avoir marché pendant 18 ans sous l'égide de Louis-Philippe, après lui avoir juré obéissance et fidélité, aurons-nous la faiblesse de lui tourner entièrement le dos ? Aurons-nous l'âme assez basse pour le renier et le bafouer comme un vil criminel ? Et ne plaindrons-nous pas le malheureux victime des circonstances ? Loin de nous cette pensée, tous nous avons aimé son régime pacifique ; tous nous avons admiré sa bienveillante bonté et sa tendre sollicitude pour le bonheur des Français. Il n'est pas en notre pouvoir de l'abhorrer désormais.

Si on a voulu nous ravir des droits précieux, aimons nous persuader qu'il ne l'a pas voulu. On trompe les Rois comme les autres hommes, on leur cache la vérité, on leur déguise les apparences, on les entraîne dans des fausses routes et, quand on les voit enfoncés dans le borbier, on les laisse la et on les abandonne.

On sait les mariages, les intrigues, les cabales qui se pratiquent tous les jours parmi les gens de Cour ; on voudrait tout commander et personne ne voudrait obéir.

On brigue les honneurs avec une rage incroyable et, malheureusement, un jour vient où les Rois portent la peine de toutes les bassesses qui se commettent avec audace autour d'eux.

Aussi nous serions bien cruels et bien ingrats si nous leur retirions tout à coup notre amour et nos hommages pour leur vouer une haine implacable.

Nous leur sommes toujours obligés pour les services qu'ils nous ont rendus et les soins qu'ils ont mesurés à notre bonheur.

Infortuné Louis-Philippe, que n'as-tu conservé le modeste métier de menuisier ? Pourquoi n'as-tu pas continué à vivre isolé et obscur, loin de ta patrie, de tes compatriotes et tous ces objets qui t'étaient chers pour plus d'un souvenir ?

Là, tu n'eus pas été appelé à commander à un grand peuple, mais du moins tu serais encore heureux ; tu ne te verrais pas, toi, faible vieillard exilé et proscrit, chassé de ton pays par une populace ameutée qu'animé le souffle de la vengeance, obligé de fuir les lieux qui furent témoins de ta grandeur, hélas si vite anéantie ! errant au hasard et obligé de demander l'hospitalité à des étrangers.

Il y aura bientôt dix-huit ans, lorsqu'un orage éclatait avec fureur à Paris et que Charles X et sa famille étaient à jamais bannis du Royaume, la Nation inquiète et effrayée crut ne pouvoir trouver son salut qu'en se jetant dans les bras du Duc d'Orléans. Ce fut lui qui fut reconnu pour être le Sauveur et le Libérateur de la France.

Lui seul fut reconnu capable de rétablir l'ordre, de ramener la paix et de cicatrizer toutes les vieilles blessures. Les Parisiens et le Peuple animés par un enthousiasme firent son apothéose et relevèrent jusqu'au ciel.

Le nouveau roi ne pouvait manquer d'être aimé car de nobles antécédents lui avaient depuis longtemps conquis l'estime des peuples, le roi comprit la grandeur de sa mission. Depuis, il a sans relâche travaillé au bonheur de son peuple. A l'ombre de son gouvernement pacifique, la France a respiré et une amélioration notable s'est opérée dans les masses.

Il n'y a pas encore un an qu'un forcené tira sur lui le 1<sup>er</sup> mai et, à la vue d'un attentat si atroce, les Parisiens voulaient sur le champ mettre à mort ce criminel.

Comment le peuple de Paris, si sage et si éclairé, peut-il en si peu de temps avoir des sentiments si différents ? L'année dernière les Parisiens criaient de toutes leurs forces : « Vive Louis-Philippe ! » et, aujourd'hui, ils le chassent comme un malfaiteur.

Telle est l'inconstance de ce capricieux peuple de Paris, volage et léger de son naturel. Les institutions de vieille date perdent leur droit à son respect ; il s'imagine qu'un gouvernement doit être aussi éphémère que les modes et changer chaque jour de goût afin de se tenir constamment au niveau des fantaisies. Est-ce bien là le propre d'un gouvernement ? mais ils auraient été les premiers à verser sur lui le ridicule et les amères dérisions ; aussi telle n'a pas été l'opinion de Louis-Philippe.

Son administration paternelle lui valut, il y a quelques années, le titre honorifique de « Père de la Patrie ». Ce fut sans doute un titre bien doux pour son cœur et bien flatteur pour sa gloire.

Ne serions-nous pas bien inconséquents de croire qu'il n'eut pas la louable ambition de se rendre de plus en plus digne de l'amour et de l'estime de ses sujets et pourrions-nous, de bonne foi, nous persuader qu'à un âge si avancé, on pût si facilement changer de principes et de sentiments ?

Oh non ! ce serait une folie de croire qu'à 70 ans, un homme comme il l'a été lui, par le malheur et l'expérience, un homme qui a subi toutes les vicissitudes du sort, qui a été en butte à la fougue des passions, pourrions-nous croire que cet homme n'eut pas des principes sages et invariables ?...



Nous voici en 1849 et, depuis deux mois environ que j'ai quitté la plume, il s'est passé bien des nouveautés, non plus de ces nouveautés désolantes comme un 15 mai, et surtout un 20 juin, mais de ces nouveautés qui figureront également dans les Annales des Peuples et dans la Tradition des gens du pays. Quoique tout se soit passé sans effusion de sang, on croyait pourtant que les choses ne seraient pas si tranquilles, vu l'agitation toujours existante qui régnait dans les esprits à l'approche de l'élection du Président de la République. On était fort divisé et les partis tenaient fortement chacun à ses opinions, essayant de gagner des adeptes au parti opposé.

Dans les commencements, plusieurs candidats s'étaient présentés et avaient trouvé chacun de nombreux partisans : Cavaignac, Napoléon, Lamartine, Ledru-Rollin, Changarnier, Raspail et bien d'autres étaient sur les rangs mais, par suite de la désunion qui s'ensuivit sur la priorité de ces prétendants, les derniers furent éliminés et les deux premiers seuls restèrent à l'occupation des esprits.

Les Napoléonistes étaient nombreux, mais ils n'eurent jamais pour eux l'ascendant du droit et de la raison ; au commencement, ils se recrutèrent de tout ce qu'il y avait d'ennemis contre les gros et les riches, des parasites du Communisme et de l'Egalité absolue ; plus tard, par suite de la défection des autres partis, ils se grossirent de tous ceux qui avaient échoué dans leurs manœuvres et qu'un désappointement farouche excitait à mettre les choses au pis-aller.

Ce fut en vain que l'Assemblée Nationale, par un acte de sagesse et de prévoyance, voulut essayer de fixer les opinions et diriger les votes par une élection préparatoire ; le peuple pour cette fois n'eut pas confiance en elle. Cavaignac sortit à une immense majorité (environ 500 contre 40) et, malgré cela, les Napoléonistes toujours engoués dans leur choix tinrent bon et restèrent inébranlables.

On leur aurait certainement su gré de leur fermeté s'ils avaient été guidés par des motifs raisonnables et si leur conviction eût pour but le bonheur de la France.

Ce fut pendant près de trois semaines une guerre de polémiques, pleine de scandales et de calomnies ; chaque parti se disait dans le droit et se targuait de ses préoccupations pour abattre le parti opposé ; l'un et l'autre firent mal sans doute, car le ridicule m'est pas un bon moyen pour persuader. Avec le ridicule on peut bien vaincre, mais jamais convaincre ; c'est ce que l'on vit.

D'enthousiastes partisans de la candidature de Cavaignac mirent tout en œuvre pour le servir ; on ne saurait croire les libellés et les caricatures qui furent publiés et distribués à profusion dans les cafés et les lieux publics. Les journalistes dirigeaient l'attaque et laissèrent tomber de leur plume un fiel amer sur le prétendant Louis-Napoléon.

Ce fut en vain, les amis trop dévoués de Cavaignac le servirent mal par tant de moyens ignobles.

Napoléon fut regardé par les siens comme une victime qu'on voulait sacrifier et leur dévouement s'étendit jusqu'à la colère et l'irrespect.

Du reste, je ne sais par quel système le peuple des campagnes s'était imbu de plusieurs idées aussi fausses que singulières en considérant Napoléon comme un libérateur depuis longtemps attendu qui venait enfin briser leurs liens et les réhabiliter en les faisant participer tous à un nouveau bien-être, à une plus douce existence. Napoléon était un rédempteur d'un genre nouveau qui venait se dévouer pour la Classe Populaire et donner pour elle jusqu'à la dernière fibre de son cœur.

Hélas ! pourquoi faut-il que l'erreur et les funestes préjugés trouvent toujours le cœur de l'homme toujours si disposé à les recevoir ? Pourquoi faut-il qu'il soit toujours si faible à accueillir les tendances merveilleuses qui nous égarent et nous font fermer les yeux à la saine raison ?

Je n'en sais rien, mais il fut dit que le Peuple serait dégrevé de plusieurs grosses charges qui pèsent sur lui et le Peuple crut et Napoléon échafaudé sur les prestiges de gloire de son oncle parut à la foule ébahie tout resplendissant de majesté et d'avenir ; bien plus, ses folies de Strasbourg furent regardées comme de louables projets faits pour tenter l'émancipation des peuples.

Si tout ce qu'il y avait d'esprits sensés et de véritables appréciateurs des choses étaient d'accord pour ne voir dans Napoléon qu'un intrigant et un homme affamé de pouvoir et de puissance, c'est qu'ils avaient de justes motifs de le juger ainsi. On fouilla avec soin dans la vie publique et privée de l'illustre prétendant, on déroula des hauts-faits et, après avoir scruté et pesé toutes ses actions, on ne vit plus on lui qu'un sujet inapte et point du tout apte à imprimer aux affaires de la France un mouvement de puissance et de vitalité.

Certes, ce n'était point sous de tels auspices que se présentait le Général Cavaignac, pendant longtemps soldat obscur et sans titre, mais soldat sage et intrépide. Il a été lui-même l'instrument de son mérite et de sa gloire.

Actuellement, l'Algérie est pleine de son nom et de ses hauts faits et, en France depuis le 17 mai, jour où il prit part aux travaux de l'Assemblée, et particulièrement aux journées de juin, il s'est acquis par sa sagesse et ses talents une célébrité que ses ennemis n'ont que trop bien pu lui contester, mais qui ne saurait périr. Oui, les services du Général Cavaignac sont immenses et bien mérités, il nous a sauvés de la Guerre Civile, il a délivré la France de l'anarchie et il a rétabli l'ordre violemment attaqué et détruit, pour longtemps j'espère, chez de méchants esprits la pensée de compromettre encore l'avenir de la France.

Il faut être injuste et aveugle, il faut ne pas avoir le cœur d'un vrai Français pour ne pas sentir tout ce que nous devons d'estime et de reconnaissance à un enfant du peuple qui s'est fait grand pour faire de grandes choses en face d'un danger imminent et sans exemple dans l'histoire des peuples.

Vous qui flétrissez à plaisir l'honneur de Cavaignac, vous n'avez pas compris toute l'étendue et toute la gravité du mal, sans quoi vous rougiriez de vos sentiments. Concevez donc qu'il s'agissait d'anéantir la plus vaste conjuration qui fût, jamais l'insurrection de Paris ne devait être que le prélude et le signal d'une Insurrection Générale qui devait s'étendre sur tous les points de la France et porter partout le fer et le feu, la désolation et le deuil.

Les mesures étaient bien prises pour cela, car les insurgés de Paris avaient dit à leurs frères de province : « Tenez-vous prêts et, le jour où la Malle-poste n'arrivera pas, vous saurez que de grandes choses commencent ! ». Pouvez-vous croire aux intentions pacifiques des insurgés quand ils avaient écrit sur leurs drapeaux : « Vainqueurs le pillage, vaincus l'incendie ! ».

Pour celui qui a lu avec attention le récit de ces déplorables journées de juin par quelque historien que ce soit, il ne peut douter un instant du dénouement tragique qui devait être la conséquence nécessaire du plan inouï qui venait d'être si habilement comploté à Paris.

Ah ! ne soyons pas ingrats et remercions le Ciel de ce qu'il daigne envoyer à temps des libérateurs à son peuple.

Bonaparte au 13 vendémiaire, Cavaignac au 24 Juin méritèrent de la Patrie.

Qu'importé, et comme on a voulu, et bien à tort, lui faire un crime d'être de la lignée des Robespierre, les crimes de celui-ci peuvent-ils atténuer les services de celui-là ? Et, parce que Robespierre fut un monstre, s'ensuit-il que Cavaignac ne peut se rendre digne de nos hommages ? Qu'y a-t-il encore de fables et de turpitudes que l'on n'ait pas débitées sur son compte ? On l'a fait capitaine sanguinaire et cruel pour le soldat tandis qu'il ne voulait, par une discipline sévère, que garantir ses soldats contre les pièges des Arabes. On a fait un administrateur incapable et, pour les plus bornés même, ses rares capacités et sa haute intelligence sautent aux yeux, pour peu que l'on veuille avoir de bonne foi.

Mais enfin, Napoléon revient près de six ans avec des suffrages et fut élu le 29 décembre 1848. Cavaignac eut à peu près un million et demi de voix, mais il doit se glorifier d'avoir eu pour lui la partie intelligente et éclairée de la Nation.

Janvier 1849,

Joseph Haxaire.

Lorsqu'on passe dans notre pays de montagne, il n'est pas rare de trouver, à quelque distance d'une maison, le plus souvent isolée, une petite construction de 3 ou 4 pieds carrés et de la hauteur d'un homme. En les voyant, on se demande tout d'abord dans quel but pouvaient avoir été élevées ces espèces de cellules, qui ne pouvaient servir ni d'habitation, ni de remise.

Interrogez alors les anciens ; ils vous répondront que c'était pour y faire du salin.

Salin est le terme propre employé dans le langage des paysans, ils n'en connaissent pas d'autre pour désigner la matière résultant de leur manipulation. Ce mot dont on a beaucoup de peine à découvrir l'analogie redouble alors votre curiosité ou provoque une explication plus étendue qui fasse connaître d'une manière satisfaisante l'histoire et l'usage de leur singulière industrie.

La première idée qu'on se forme d'abord du mot salin c'est qu'il est un dérivé du mot sel et on conçoit alors que sa signification veut dire un diminutif de sel ou petit sel.

C'est bien en effet un sel que l'on se propose d'obtenir dans le procédé employé par les anciens habitants possesseurs des petites constructions, mais ils en ignoraient le nom véritable qui est « potasse » et dont on fait un grand usage dans la fabrication du verre.

Dans ces temps qui ne sont pas encore bien éloignés de nous, où la population était beaucoup moins nombreuse et les forêts laissées plus à l'abandon, les fabricants de salin avaient toutes les facilités désirables de se procurer la matière première de la potasse et sans frais.

Ils se rendaient dans les forêts qui étaient alors jonchées de bois mort et de menus branchages, ils enlevaient tous ces débris et les entassaient dans la petite bâtisse qui a donné naissance à notre curiosité ; ensuite, ils les arrosaient de purin ou même les plongeaient entièrement dans ce liquide qui nécessitait alors un enfoncement en terre.

Quand le bois paraissait bien imprégné de purin, on le retirait de ce lieu et on le faisait sécher au soleil, après quoi on le réduisait en cendres par combustion.

Ces cendres obtenues et bien lessivées étaient jetées de côté et on ne conservait plus que l'eau qui tenait en dissolution les principes de la potasse ; on emplissait une grande chaudière de cette lessive et on entretenait l'ébullition jusqu'à siccité.

L'évaporation de la lessive laissait à sec au fond de la chaudière un amas de cristaux grisâtres qui n'était autre chose que la potasse ou salin.

C'était une pratique fort en vogue il y a une cinquantaine d'années et assez lucrative, la livre de ce sel se vendait 40 centimes et on conçoit que, lorsque les matériaux propres à en fabriquer ne coûtaient que la peine de les ramasser, ce n'était pas prodiguer son temps que de s'en occuper.

Il y avait un entrepôt à Fraize où on l'apportait de tous les environs et d'où ensuite on l'expédiait aux verreries de Baccarat.

(18 mars 1844).

Joseph Haxaire.